Lors du voyage que j'ai effectué dans la vallée de Vindelälven durant le mois d'octobre passé, j'ai réservé une journée pour me rendre à Kullmyrliden, lieu proche de la limite entre les communes de Lycksele et de Norsjö où, dit-on, s'est

Torgny Lindgren

Le chemin du serpent

roman traduit du suédois par Elisabeth Backlund

produite vers le milieu de la précédente décennie une catastrophe naturelle de moindre envergure. Une jeune femme, Tilda Markström, qui tient le commerce local, m'a emmené jusqu'à l'endroit.

ACTES SUD

“LETTRES SCANDINAVES”
série dirigée par Hege Roel-Rousson

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

“Seigneur, vers qui nous tourner ?” Tel est le lancinant refrain de ce roman incantatoire qui nous transporte aux confins d’une Suède archaïque pendant la seconde moitié du XIXe siècle. Le narrateur – dernier descendant d’une famille détruite – interpelle le Très Haut et lui raconte, dans son langage de paysan proche des Ecritures, les injustices qui ont frappé ses proches, le droit d’usure que s’arroge sur le corps des femmes le créancier du village… Mais le silence de Dieu est incorruptible. Et les lieux mêmes de l’action disparaissent dans un glissement de terrain, effaçant jusqu’à la trace laissée par le serpent sur la roche…

Roman fondateur dans l’œuvre du plus suédois des romanciers, *Le Chemin du serpent* est un livre éblouissant de violence et de vérité.

TORGNY LINDGREN

Torgny Lindgren est né en 1938 en Suède. Son œuvre comprend des romans, des nouvelles, des pièces de théâtre, des pièces radiophoniques et des recueils de poésie. Elle a été couronnée par de nombreux prix, dont en France le prix Fémina pour Bethsabée *(1986, Babel n° 6).*

DU MÊME AUTEUR AUX ÉDITIONS ACTES SUD

BETHSABÉE, 1986 ; Babel n° 6.
LA BEAUTÉ DE MÉRAB ET AUTRES RÉCITS, 1987.
LES TRENTE-DEUX VOIX DE DIEU ET AUTRES RÉCITS, 1988.
LA LUMIÈRE, 1990 ; Babel n° 350.
PAULA OU L'ÉLOGE DE LA VÉRITÉ, 1992 ; Babel n° 608.
MIEL DE BOURBON, 1995.
DIVORCE, 1998 ; Babel n° 914.
L'ARBRE DU PRINCE, 2001.
FAUSSES NOUVELLES, 2003.
LA BIBLE DE GUSTAVE DORÉ, 2008.
SOUVENIRS, 2013.

Titre original :
Ormens väg på hälleberget
Editeur original :
P. A. Norstedt & Söners Förlag, Stockholm
© Torgny Lindgren, 1982

© ACTES SUD, 1985, 2013
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-03538-9

TORGNY LINDGREN

Le chemin du serpent

roman traduit du suédois
par Elisabeth Backlund

ACTES SUD

Annexe au Rapport annuel du secrétaire de la Société d'économie rurale de la province de Västerbotten, 1882.

Lors du voyage que j'ai effectué dans la vallée de Vindelälven durant le mois d'octobre passé, j'ai réservé une journée pour me rendre à Kullmyrliden, lieu proche de la limite entre les communes de Lycksele et de Norsjö où, dit-on, s'est produite vers le milieu de la précédente décennie une catastrophe naturelle de moindre envergure. Une jeune femme, Tilda Markström, qui tient le commerce local, m'a emmené jusqu'à l'endroit. Celle-ci soutenait fermement que son père, Karl Markström, commerçant de son état, aurait disparu dans un éboulement de terrain. Si cela est conforme à la réalité, je préfère cependant ne pas me prononcer là-dessus. Les populations retardées de ces régions sauvages ont une fâcheuse propension à préférer les ouï-dire à la réalité vraie. Ces gens n'entendent rien à la science.

Qu'un éboulement ou un glissement de terrain se soit produit, cela ne fait aucun doute. L'éboulement a entaillé le versant de la montagne sur une longueur d'environ trois cents aunes ; une grande partie des éboulis, constitués avant tout de blocs de pierre et de graviers morainiques, a visiblement été engloutie par le marais situé immédiatement au-dessous de la montagne. D'habitations, etc., il n'y a aucune trace. Toutefois il semblerait que les terres sises plus haut aient été périodiquement cultivées.

Les gens du pays ne paraissent pas avoir observé de faits dignes d'intérêt. Ils ne se rappellent pas avoir remarqué de crevasses dans le sol, d'affaissements, etc., toutes choses qu'ils auraient pu mettre en relation avec ce qui est arrivé. Ils semblent considérer que la création de Dieu et la transformation du monde se poursuivent sans relâche. La création (selon eux) n'a pas de fin.

L'endroit a été dénommé "Stornygrova". Le mot *grov* désigne dans ces contrées perdues une dépression ou une vallée encaissée de dimension restreinte. L'emplacement de ce "Grandvalneuf" est marqué sur la carte ci-jointe par le signe †.

Umeå, le 11 décembre 1882
Rutger Bygdelius
secrétaire de la Société d'économie rurale
de la province de Västerbotten

Seigneur, était-ce lui, le paysan et marchand Karl Orsa, que tu voulais enterrer le jour où tu as, de cette façon-là, arraché Kullmyrliden à la montagne, ou bien est-ce que c'était moi et ma maison et Johanna ? Et les enfants qui n'avaient pas encore fait leur vie ?

Ça ne peut pas arriver dans ces contrées, qu'ils prétendent. Les tremblements de terre, les crevasses, les bouleversements de terrain. Ça ne peut pas.

C'est seulement ça que je voudrais te demander.

Tu connais mes circonstances.

Les "circonstances", c'est un mot pas facile pour moi. La langue que je parle en ce moment avec toi, c'est à Baggböle que je l'ai apprise, et avec le Jakob.

Je vais tout te raconter, Seigneur. Seigneur, je vais te raconter tout, depuis le début jusqu'à la fin, et après, je te poserai des questions sur ce que je ne comprends pas.

Johan Johansson, que les gens appellent Jani le Hâbleux – et que pour sûr tu appelles aussi

comme ça, toi qui ne sembles pas faire de différence entre les gens –, né à Kullmyrliden en l'année 1849, l'année où mon grand-père maternel, Alexis, s'est pendu à un pin qui appartenait à Ol Karlsa – puisqu'il ne possédait plus de forêt à lui –, cette même année où les deux taureaux de Johan Olov se sont noyés dans la source près de Gårdmyran et c'est ce qui lui a valu d'être appelée Oxkallkälla, "Froidebœuf", parce que tout doit avoir un nom.

Seigneur, si un jour tu as besoin d'une puisette d'eau pour étancher la soif d'une créature éternelle, alors crois-moi, va à l'Oxkallkälla, elle est aussi claire et froide que l'air entre les étoiles et à moins de douze pas de la dernière passerelle sur le marais avant Granberget.

Tu sais que je suis né rebelle, tu m'as créé rebelle. Et tu m'as toujours dit : Ne sois pas rebelle, Jani le Hâbleux. Pour ça tu es drôle, tu nous fais d'une façon toute particulière, pleins de nous-mêmes ou têtes de cochon ou ce que tu voudras, et ensuite tu t'emploies toute notre vie durant à nous enseigner que justement on ne doit pas être comme ça, justement pas comme tu nous as créés.

Mais d'un autre côté, tu as été honnête, tu n'as pas donné beaucoup de prise à ma rébellion. Si tu m'avais fait fils de marchand ou de gros paysan, entêté comme je suis et avec les nœuds qui sont dans le tronc de ma personne, j'aurais pu devenir un homme dangereux, j'aurais pu

devenir un mauvais maître, mais dans les circonstances où tu m'as placé, ma rébellion a été autant dire inoffensive, sans poids. Elle apparaissait plutôt comme une maladie qui m'aurait rongé du dedans.

Seigneur, vers qui nous tourner ?

C'est presque un abîme que tu as fait ici à Kullmyrliden et, comme je suis assis maintenant, j'ai les jambes qui pendent dans le vide, je ne ressens pas la moindre angoisse ; maintenant, après ce qui est arrivé, je peux laisser pendre mes jambes au-dessus de n'importe quel précipice, je sais que tu peux ouvrir des abîmes où et quand l'envie t'en prend, mais même ici, au-dessus de cet abîme – ou de ce qu'il faut appeler ce grand trou –, je sens encore du défi en moi. Il restaure mon âme, et me conduit, pour l'amour de son Nom, par des sentiers de justice.

Non, tu ne m'as pas permis d'avoir un père quand je suis né, et c'était aussi bien comme ça, il aurait fallu lui trouver à manger – l'indifférence, tu me l'as donnée à ma naissance pour diluer mon humeur rebelle – et ça ne devait pas être un bien fort gaillard, vu que tu l'as envoyé à l'hôpital de Pitholmen et que là il a dépéri et qu'il y est mort.

A la place, on a eu l'harmonium que Rönn, le parrain de maman, le menuisier de Tjöln, lui avait construit et comme il savait être frivole, l'harmonium, surtout si on tirait les boutons PRINCIPAL

et FLÛTE, il pouvait de temps en temps nous procurer quelque croûton de pain.

Et néanmoins il n'en tombera pas un seul à terre sans la permission de votre Père. Les cheveux même de votre tête sont tous comptés.

Ils venaient chercher maman le samedi soir quand elle avait fini de traire les vaches. Ils parlaient très haut et riaient beaucoup, ils sortaient l'harmonium et le mettaient sur un char à ridelles ou un traîneau, et maman, qui partageait leur gaieté, s'asseyait à côté de celui qui conduisait et ils partaient pour une remise, une cuisine ou une grange qu'ils avaient choisie et là ils dansaient jusqu'à la traite du matin, et on était réveillés au bruit qu'ils faisaient en déchargeant l'harmonium ou quand maman commençait à entrechoquer les rondelles du fourneau.

Mon grand-père donc ne possédait pas de forêt, ni même un lopin de terre ou de pré, pas un brin, et pourtant il n'était pas né sans rien. Mais il a absolument tout dissipé, les terres à laîche et les champs, Lidgärdsänget et Kläppskiftet. Et quand il a eu tout dissipé alors a commencé la misère.

Il n'avait pourtant pas plus de dettes qu'un nouveau-né, il ne buvait pas d'alcool, il lui a suffi de lâcher ses biens comme un petit enfant qui sème un peu partout dans l'herbe derrière lui tout ce qu'il a dans les mains. Il avait les mains percées et il était naïf et négligent, il faisait des affaires

avec Ol Karlsa, il faut bien faire des affaires, qu'il disait. C'étaient les fers à cheval et les clous à ferrer et les haches et les lames de scie et le sel et le sucre et le fer doux et les peignes pour le métier à tisser de grand-mère.

D'argent, il n'en avait pas, mais les lettres de gage c'était toujours facile à établir, Ol Karlsa en avait de tout imprimées, les champs et Lidgärdsänget et les terres à laîche et Kläppskiftet, et des dates, oui mais justement : des dates et des lendemains viendraient où il devrait payer ces petites sommes avec les intérêts. Mais l'année d'avant ma naissance, Seigneur, tu as laissé Ol Karlsa s'en venir avec les lettres de gage, il les portait dans des couvertures de Bible d'où il avait retiré la parole divine et il avait mis à la place ses propres papiers, et il les avait réunis par des liens de cuir, c'était un dimanche et grand-père a dit que ça faisait plaisir de voir un marchand sanctifier le jour de repos avec tant d'humilité et de recueillement qu'il transportait la Parole partout avec lui.

Il faut reconnaître, tu es vraiment un pieux marchand.

Il a bien dit marchand, grand-père, pourtant Ol Karlsa il n'était rien d'autre qu'un simple paysan, mais qui avait fait le roulier et qui est devenu commerçant parce que toutes les marchandises possibles lui passaient par les mains, alors pourquoi, Seigneur, avoir chargé les paysans de

gérer cette belle terre que tu as créée et les avoir emplis de tant de méchanceté et de fausseté et de besoin de pouvoir, qu'ils ne sont même plus des êtres humains ?

Ce sont des lettres de gage, a dit Ol Karlsa. La Parole de Dieu, elle, je l'ai fait relier dans du cuir.

Alors comme ça, a dit grand-père, ce sont des lettres de gage que tu transportes avec toi !

Et il a ajouté tout naïf qu'il était :

On va rentrer, ma femme nous servira bien un verre de petite bière, j'en ai de la semaine dernière, c'est maintenant qu'elle est la meilleure.

Mais Ol Karlsa ne se laissait pas inviter, il avait bu à la source de Granberget, et le dimanche il ne touchait pas à la bière si elle était fermentée, et de l'argent, c'était la seule chose qu'il voulait pour l'instant, et c'était extraordinaire comme l'orge était déjà poussée ici sur le haut, pour sûr c'était ce soleil et ce temps calme.

Mais on peut quand même s'asseoir, a dit grand-père.

Une fois assis, Ol Karlsa a dit :

Voyons. Ces lettres de gage.

D'argent, je n'en ai point, qu'il a dit grand-père. Mais plus tard.

Demain j'ai à faire à Skellet, a dit Ol Karlsa. Alors je prendrai les lettres de gage avec moi.

Pour l'orge tu as raison, a dit grand-père, pas de vent depuis longtemps et du soleil.